The kid

Du même auteur

Push
Éditions de l'Olivier, 1997
Points n° 568

SAPPHIRE

The kid

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Madeleine Nasalik

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez The Penguin Press en 2011,
sous le titre : *The Kid*.

ISBN 978.2.82360.446.7

© Sapphire/Ramona Lofton, 2011.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Angelica

Et pour les 16 millions, et ça continue,
rendus orphelins par le sida

« Ce qui demeure aujourd'hui c'est la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité. »

Première épître
aux Corinthiens, 13, 13

LIVRE PREMIER

J'ai neuf ans

L'endroit d'où vous venez n'existe plus, celui où vous pensiez aller un jour n'a jamais existé, et celui où vous êtes ne vaut quelque chose que si vous pouvez en partir.

Flannery O'Connor,
La Sagesse dans le sang

Un

– Réveille-toi, bonhomme.

La voix de Rita m'arrive sous la couverture. J'ai bien chaud là-dessous, ça sent bon comme Rita, ça sent le propre comme les draps. Jme roule en boule, jferme les yeux et jme rendors. Dans le rêve c'est l'anniversaire de Maman, on fait la fête, elle me tient dans ses bras, elle me donne des bisous et on danse ensemble. À la maison ça sent bon les lasagnes, le vin et les gens, surtout les filles avec le parfum et la sueur qui se mélangent. Y en a une qui fume de l'herbe. Tout le monde rigole. Maman elle me pose par terre et elle va s'asseoir dans le fauteuil bleu, sous la lampe, pour ouvrir ses cadeaux. Les invités lui donnent leurs cadeaux. Une dame à l'air gentil et aux dents toutes noires quand elle sourit lui tend une jolie boîte avec un ruban doré. Je veux crier Non ! Non ! NOOON ! mais y a rien qui sort de ma bouche et Maman elle la prend quand même. Et jvoudrais bien dormir encore, même si y a une bombe dans la boîte, même si le rêve est fini, même si la bombe va exploser. Trop tard, et je crie quand même. « Abdul. » On me scoue par l'épaule. Rita. Jferme les yeux encore plus fort pasque quand ça va être l'heure de se réveiller, quand jvais sortir la tête de sous les couvertures, ma mère elle va être morte et faudra aller l'enterrer. « Abdul. » Rita me scoue une autre fois. J'essaie de retrouver la musique, les gens qui dansent, la maison qui sent bon les lasagnes, mais ça marche pas. « Naan, jdis à Rita. – Encore cinq minutes », elle répond. La musique s'est arrêtée. Y a des tuyaux en plastique enfoncés dans le nez de Maman, ils ressortent de ses narines, ils sont collés à sa joue avec du sparadrap

et ils grimpent jusqu'à un sac en plastique transparent accroché au-dessus de sa tête. Y a un autre tuyau coincé dans sa gorge, avec du sparadrap autour. Y a aussi des tuyaux dans ses mains, toutes enflées. Une machine à côté fait un gros bruit de pistons qui font *wouch-psshh wouch-psshh wouch-psshh*. Le docteur il vient d'Afrique. Des fois il me parle et il vérifie mes devoirs. Il mraconte des blagues. Mais aujourd'hui il blague plus. « Elle fait de gros efforts pour rester ici, bonhomme. » Il me prend dans ses bras. « Mais peut-être que le bon Dieu a autre chose en réserve pour elle. » Il me passe à Rita, mais Rita elle est toute maigre, pas assez costaude, et elle me repose par terre. Le docteur s'en va, il revient avec un tabouret. « Tiens, grimpe là-dessus. Allez, bonhomme, ta maman va faire un grand voyage. Tiens-lui la main. » Dans le couloir l'infirmière elle dit : « Je suis navrée, vraiment, qu'elle soit dans un état critique, mais aucun visiteur n'est admis à part… – Laissez-les entrer ! » il dit le docteur. Une dame à la peau blanche et une autre dame avec des longues dreadlocks rentrent dans la chambre et elles se mettent derrière Rita, au pied du lit. J'ai peur de toucher les mains de Maman à cause de tous ces tuyaux qui dépassent. Je lève la tête et je regarde le docteur, il a les zieux rouges, des zieux de grenouille, mais il pleure pas. Moi pareil, je pleure pas. Le docteur il s'approche et il pose ma main sur l'épaule de Maman. « Réveille-toi, Maman. » Ses paupières elles restent fermées, elle bouge pas. Ensuite tout se passe comme quand on met la télé moins fort et qu'on regarde les images bouger sans le son. Silence. Maman tousse un coup, puis elle fait ahh-ahh. Elle soulève un peu la tête les zieux fermés et après sa tête retombe. « Oh ! » dit Rita. Alors le bruit revient dans la chambre, l'infirmière dans le couloir se remet à parler, la machine refait son *wouch-psshh wouch-psshh*, kekun fait tomber kekchose. Le docteur me prend dans ses bras comme si j'étais un bébé et il m'emmène dehors. Je regarde quand la porte se referme : l'infirmière enlève les tuyaux de la main de Maman.

Rita s'assied au bord du lit, je le sens. Elle essaie d'enlever la couverture que j'ai ramenée sur ma tête. « Allez bonhomme, dbout ! On va faire des œufs au bacon et t'auras droit à un peu de café. » Pas envie de mlever. « Allez, j'ai mis le chauffage pour toi et tout. Allez hop, lève-toi, va faire pipi et après tu reviens tdébarbouiller et tbrosser les dents. Abdul ! » Je la laisse faire quand elle m'enlève la couverture, elle a de la chance pasque chuis très fort. Je saute du lit, je pique un sprint vers la porte et Rita l'ouvre en grand. « Dépêche, faudrait pas que kekun te pique la place. Et mets tes chaussons ! C'est un peu crado par terre. » Jmets mes chaussons et jfile jusqu'aux toilettes, au bout du couloir. Psssss, ça soulage. « Ferme la porte si t'as un caca qui vient. » Pas de caca à l'horizon. « T'es sûr ? – Nan. » Je ferme la porte en poussant la petite tige dans le tube du verrou. Jfais ma grosse commission, jtire la chasse, j'ouvre la porte et jremonte le couloir en courant. Rita me tend une serviette et me montre le lavabo.

Y a pas grand-chose dans la chambre, franchement, à part un lit et le lavabo dans un coin. Elle a pas de frigo, Rita, pas de télé, rien, mais je préfère vivre avec elle qu'avec Rhonda ou une autre copine de ma mère. J'aime bien Rita, elle est gentille avec les gamins. Même si j'ai neuf ans, chuis plus un gamin moi. Jme frotte la serviette sur la figure. Rita arrive, elle passe la serviette sous l'eau, elle la tord et elle me la rend. « Décrasse-toi les zieux, enlève-moi toutes ces crottes de sommeil, et nettoie derrière les zoreilles ! Enlève ton pyjama, lave-toi le cucul et les dessous de bras. Compris ? » Jfais oui de la tête, elle va à son tour aux toilettes. Le voisin d'à côté il met sa musique. Tupac. La voisine d'en face elle dit des gros mots en espagnol. Elle a pas d'enfants. La dame d'à côté elle a trois enfants. Ça fait juste une semaine que j'habite ici. Une semaine que ma mère est morte.

Derrière moi, sur le lit, Rita m'a préparé mon slip et mes chaussettes. J'aime bien Tupac, mais pas trop. Le voisin d'à côté il le met tous les matins. Ptête que c'est tout ce qu'il a, Rita m'a dit une fois, mais j'ai passé la tête par sa porte un jour pour regarder chez lui et il a des piles de CD qui montent presque jusqu'au plafond. La che-

mise blanche et le costume noir que ma mère elle m'a achetés sont accrochés à un clou sur la porte. Tout le monde dans mon quartier il pense à moi, je sais, sûr que mes copains se demandent où chuis. Moi aussi jme demande où chuis. Ce que jsais c'est que ma mère elle est pas morte, ils racontent n'importe quoi, pasqu'on discute sans arrêt ensemble, pareil qu'avant. Jsais aussi qu'on va pas aller en Californie, à Disneyland, même si elle m'a promis. Encore deux ans – *Quand je finirai l'école, on ira en Californie, à Disneyland !* Où c'est, la Californie ? *Gros bêta, regarde la carte !* Mais c'est où en vrai, jveux dire ? *Kesse tu veux dire, mon chou ?* Sur la carte c'est long et orange, à côté dla mer. *Bien vu, c'est sur la côte, comme New York, mais la côte Ouest. Va falloir qu'on prenne l'avion pour traverser tout ça*, elle agite la main, *et ensuite, bam, la Californie ! Écoute, t'as qu'à taper : google.com et ensuite Disneyland, en Californie*. Je tape comme elle m'a dit, j'ai 1 560 000 résultats.

– Abdul ?

– Kwa ?

– Quoi kwa ? À qui tu parles ? Pas de « kwa » avec moi ! Allez, on s'habille.

– Oui, tante Rita.

Dehors, un train passe sous la fenêtre.

– C'est quoi ce train ?

– T'en as pas marre de poser des questions tout ltemps, toi ?

– Je veux savoir, c'est tout, quand tu veux savoir kekchose demande, c'est ma mère qui ml'a dit.

– Bien sûr, Abdul. Tante Rita elle s'escuse.

J'ai qu'à parler de Maman et tout le monde il me donne ce que je veux.

– C'est le Metro-North, le train de banlieue qui va au nord et qui passe par Scarsdale, White Plains et Bedford Hills. On ira regarder les horaires et voir tous les endroits où il s'arrête et faire un voyage un jour, si ça tdit. D'accord ?

– D'accord.

– Allez, va chercher ton costume et mets-toi un peu de crème sur la figure et les mains. Faut qu'on se fasse beaux.

Rita sort son parfum et toutes ses petites affaires, elle s'en met sur la tête, sous les bras, puis direct du flacon derrière les genoux et sur la nuque. « Viens par là, faut qu'on sente bon. » Je m'approche, elle est assise au bord du lit. Elle a posé tous ses trucs sur le rebord de la fenêtre et sur la chaise. « Lève les bras. » Elle rigole en me mouillant les dessous de bras. « Ta moman elle faisait pareil ? » Je dis non de la tête. « Bon, juste pour aujourd'hui », et elle me tamponne du parfum derrière les oreilles. J'aime bien, ça sent bon. Jm'habille pendant que Rita elle se met du noir sur les yeux. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule quand elle slève et elle retire sa robe de chambre. Elle est pas comme les filles dans les magazines, ça non. Rita c'est une dame qui a du gras dans sa petite culotte. Mais quand elle enfile sa robe noire, celle qui brille, avec des volants, elle est trop belle. Mainnant elle se met du rouge sur les lèvres. Ça mplaît, le rouge, ma mère en met aussi des fois.

– Prêt ?

Elle remonte le zip de sa robe. Jvais chercher ma veste en cuir.

– Elle est chouette, c'est ta moman qui te l'a achetée ?

– Moui.

– Viens, on va prendre le ptit-déj et dire au revoir.

Rita glisse sa bible dans son sac, elle tient un joli collier avec des perles noires. Elle me regarde, après elle me montre ses perles.

– On a tout cqu'il faut – le chapelet, la bible. Precious elle t'emmenait à l'église des fois ?

– Nan.

Rita ferme à clef. Le voisin d'à côté il passe sa tête par la porte.

– Ça y est, c'est l'heure ?

– Ouais, on va prendre le ptit-déj et y aller.

– Essaie Bennie's. Tu sais que mon beau-frère est livreur.

– Euh, nan, je savais pas.

– Ouais, il fait des livraisons un peu partout dans le coin ; il m'a

dit qu'il livrait Bennie's plus souvent que les autres rades, alors ça veut dire que c'est plus frais chez eux, pas vrai ?

– Ça mparaît logique.

– Et toi, bonhomme, sois fort !

Et il me tape dans la main, genre ghetto, à l'ancienne.

La voisine d'en face ouvre sa porte.

– *¡ Ay, Dios !* Pauvre petit !

– Ils vont sfaire un ptit-déj, ensuite direction *el funeral*.

– T'aurais dû me dire, j'ai du café, la dame elle dit.

– Ça va aller, répond Rita.

On dit au revoir et on descend l'escalier.

Il fait doux dehors, même si c'est novembre. Je regarde l'enseigne au-dessus de l'hôtel, PARK AVENUE HOTEL. On remonte la 125e, on passe devant le Bennie's et on arrive au Mofongo. Je commande du bacon grillé, d'ordinaire ma mère veut pas que j'en mange. Mais la serveuse elle me demande ce qui mplairait. Rita a déjà commandé une saucisse et des zœufs brouillés, si vous plaît. Je demande du bacon grillé et des zœufs sur le plat si vous plaît, euh nan, brouillés, les zœufs. Le restaurant c'est pas comme ma mère, je veux pas des zœufs qui bavent. La serveuse elle mfait : « Tu veux du bacon grillé avec, c'est ça ? – C'est ça », je lui réponds, et il se passe rien, ma mère elle est pas là pour dire *Le bacon grillé c'est pas bon pour toi*. J'étale de la confiture de fraises sur mon toast. Miam. Ma mère est morte. Rita commande un expresso et un café *con leche*. Tiens, mezy un peu dsucre. Pourquoi du lait ? *Parce que les enfants ça a besoin de lait, ça rend les os plus forts.* Pourquoi ? *Pourquoi quoi, Abdul ?* Chais pas pourquoi le lait ça rend les os plus forts. *C'est comme ça et pis c'est tout ! Alors tu seras gentil dla fermer et dle boire, ce foutu lait. Tu vas mtuer, ma parole !* Le café il a bon goût, un goût sucré, comme un genre de chocolat chaud.

– Terminé, bonhomme ?

– Mouim.

– Ça veut dire quoi, mouim ?

– Ça veut dire oui, kesse tu crois ?

Elle rigole, je fais un sourire.

– Oh, mais t'es un gros malin toi, qu'elle fait en me frottant le crâne.

– Ouais.

Je sais que chuis un malin.

– C'est pas loin d'ici, deux ou trois pâtés de maisons, on peut y aller à pied ou prendre le bus et remonter Lenox, ça te va ?

Maman, c'est qui ce monsieur ? *Un copain à maman. Pourquoi, tu l'aimes pas ?* Nan. *Pourquoi nan, il est gentil. Maman elle aime bien tes copains, sauf quand ils t'attirent des ennuis comme tu sais qui ! Tu veux pas que Maman elle soye heureuse ?* Si, avec moi !

– Tu penses à ta mami ?

Où esse qu'il va, ce train ? Plus loin que le métro, j'ai déjà pris tous les métros ou presque. Metro-North, j'ai déjà été dans le nord moi ? Je regarde dans Park Avenue, les rails du métro aérien qui vont très loin. Y a du monde sous la voie ferrée, les gens ils s'achètent leur drogue, y a des dames qui font des choses pas propres et c'est même pas la nuit. De l'autre côté de la rue, face à l'arrêt de bus, y a un terrain vague entouré d'un grillage avec des chiens qui courent dans tous les sens. Les gens à l'arrêt de bus doivent sûrement lbénir leur vendredi, c'est ce qu'elle dirait Rhonda.

Lundi c'est mon jour préféré, Abdul. Jcrois qu'à part moi, y a personne qui aime le lundi. Pourquoi, Maman ? *Comme ça, ptête pasque le dimanche on se sent seul.* Je msens pas seul, Maman. *Eh bien tant mieux, mon cœur.*

– Tu penses à ta mami ? Rita elle demande.

Je dis rien. Le bus arrive, on s'installe dedans et on descend Lenox Avenue au lieu d'aller à pied. Des monsieurs du mouvement des Israélites noirs sont postés au coin de l'avenue, y en a un qui braille dans un micro. Ils ont tous un bandeau dans les cheveux et ils ont installé des affiches de la Bible sur le trottoir. Eux ils ont le droit de squatter le trottoir et de crier tant que ça leur chante mais les vendeurs africains, eux, on les a forcés à partir. Partir où, Maman ? *Je*

sais pas. Je sais juste qu'ils sont partis. Pourquoi ? *Pasqu'ils faisaient de l'ombre aux commerçants blancs et coréens, je pense. Ils ssont plaints à Giuliani, alors il a liquidé les Africains, Abdul.* Il a le droit de faire ça ? Il a le droit de virer les Africains d'Harlem et laisser les autres rester ? *Ils votent, mon chou. On vit ici, mais tout ça c'est à eux.* Ça va changer un jour ? *Mais oui, mon cœur, va falloir t'en charger toi et tes copains. Arrête de balancer des ballons remplis d'eau et…* J'ai rien fait ! *Ouais, c'est Miss Jackson qui raconte n'importe quoi.* Rita me serre la main. « J'aimais beaucoup ta mami, Abdul ! C'était un cœur d'or. Traîne pas, il est presque dix heures. Oups ! Viens, on va prendre le 102. On pourra rentrer à pied si t'as envie de marcher après. »

Le bus nous descend devant Lenox Terrace. *C'est le quartier où j'ai grandi. Juste ici, tu vois cet immeuble, je vivais là.* Elle tourne le dos à Lenox Terrace et elle montre du doigt un immeuble en brique avec une porte noire, un peu pourri. J'ai habité ici quand j'étais petit ? *Nan, encore heureux.* Des feuilles tombent des arbres devant Lenox Terrace, y a pas d'arbres du côté où ma mère m'a dit qu'elle avait grandi.

Mais elle est où ? Montée au ciel, au paradis, qu'elle est, assise aux pieds d'un roi, Rhonda m'a dit. Elle l'a payée comptant sa couronne ! Lui reste plus qu'à se la mettre sur la tête ! Maman, une couronne ? Une fois je lui ai demandé pourquoi on n'avait pas une princesse comme Diana. *Pasqu'on est une démocratie, Abdul !* C'est quoi une démocrassie ? *C'est quoi ! La maîtresse à l'école elle t'a pas parlé de la démocratie ni pourquoi on vote et tout ?* Naan, je fais de la tête.

– Naan quoi ? demande Rita.

– Naan rien.

On traverse Lenox Avenue. On croise un grand monsieur devant la laverie au coin de la 134e Rue.

– C'est Hamid, le gérant de la laverie, il vient de Somalie. Il connaissait ta mami.

Rita me serre encore la main.

– Triste d'apprendre qu'elle est partie.

Le monsieur fait un signe de tête à un groupe de gens deux ou trois portes plus loin dans l'avenue, entre la 133e et la 132e.

– Voici son fils, le petit Abdul.

– Pas possibe ! Il a quel âge ?

– Abdul ?

Rita dit sans me lâcher la main. Je réponds pas.

– Neuf ans.

Le monsieur de Somalie il plonge une main dans sa poche, me file cinq dollars.

– Qu'est-ce qu'on dit, Abdul ?

– Merci.

Les Africains c'est nos ancêtres, Abdul, ne l'oublie pas. Comment ça sfait qu'ils nous aiment pas ? *Kesse que tu racontes ?* Dans les restaurants, les magasins et tout ça. *Eh bien, j'ai pas dit qu'ils nous portaient dans leur cœur. J'ai dit que c'était de là qu'on venait.*

Au-dessus de la porte du funérarium y a une couverture qui s'avance sur le trottoir, un peu comme le McDonald's de l'autre côté de la rue. « Ça s'appelle comment ? – Hein ? Oh, l'auvent. C'est de ça ktu parles ? – Ouais, l'auvent. » La copine de ma mère, Rhonda, nous rejoint devant la porte. « Ma belle, s'y a bien un truc que sa mère lui a appris, c'est à poser des questions ! » Je l'aime pas Rhonda, pas trop, même si c'est la copine à ma mère. Lbon Dieu, lbon Dieu, elle a que ça à la bouche. La Bible par-ci, la Bible par-là ! Rhonda fouille dans son sac et elle sort un truc chaud dans du papier alu. « Mange ça avant d'entrer là-ddans. » Miam, des boulettes de bœuf ! « Kesse qu'on dit ? – Merci. » Rhonda elle est gentille en fait. Quand je vais mettre l'aluminium à la poubelle, il tombe par terre, pasque la poubelle déborde. Tant pis, j'ai essayé. *Essayer, ça suffit pas ! Tu dois le faire !* Je ramasse et je le pose au sommet du tas dégueu.

– J'ai envie, je chuchote à Rita.

– Pipi ?

– Oui.

Rita dit au monsieur à l'entrée : « Faut qu'il aille au petit coin. »

Le monsieur m'ouvre grand la porte et il m'essplique : « Tout droit dans l'allée centrale, arrivé à la chaire tourne à droite et tu verras des portes vertes, c'est les toilettes. » Je cours sur le tapis rouge et je m'arrête. Maman ! Elle est là ! Dans cette boîte toute noire. Les grands ils mentent tout le temps. Pourquoi ? Ma mère elle est pas au paradis. Elle est ici, dans une boîte, comme les gens morts à la télé. Elle est pas pareille qu'avant. C'est la première fois que je vois sa robe, d'un blanc qui brille, argent. *Je vois la lune et la lune me voit.* Vite ça presse ! Ben vas-y, va pisser ! Mais c'est moi qui parle. Dis-le, Maman, parle-moi dans ma tête. Parle ! Je tourne à droite et je fonce aux toilettes. Ça s'arrête pas, ça fait du bien, je secoue. Je range mon pénis dans mon pantalon. *Tes parties intimes elles ont un nom. Par exemple, on appelle ça une bite, mais aussi un pénis. Les couilles, c'est les testicules.* Je rigole, jamais rien entendu d'aussi rigolo, à part popotin. Ha ha ! *C'est pas grave si tu oublies les noms, souviens-toi juste que tes parties intimes elles sont rien qu'à toi, personne a le droit de les toucher sans ta permission, compris ? Compris ?* Je ferme les yeux de toutes mes forces. La lumière est rouge-orange à travers mes paupières. J'essaie de sentir une odeur, et aussi le truc que tante Rita elle s'est mis. C'est quoi, Maman ? *Oh, de l'eau de Cologne, tu aimes ?*

« Abdul ! Sors d'ici ! Kesse que tu fabriques ? » C'est Rita, derrière la porte. Je souris. Ha ha ! Bouge pas. « Abdul, t'as fini ? M'oblige pas à rentrer là-ddans. » Je rigole. « Arrête de jouer, gros bêta ! » On fait en même temps : « Les blagues, c'est pour les gamins ! » et je sors en courant, mort de rire. Rita est là, toute souriante, sa robe noire et ses lèvres rouges lui vont bien. *Des marques ? Oh, c'est l'acné, elle garde sûrement ça de quand elle était ado. C'est les cicatrices en réalité, Rita elle a pus d'acné, mais ça devait pas être la joie à une époque. Mais tante Rita elle est jolie, hein Doudou ?* Rita me tend la main. Je la prends dans la mienne, je lève les yeux. « T'es jolie. » Elle se penche, elle me donne un bisou. « Et toi t'es un ptit bonhomme adorable ! » Ses larmes tombent sur ma joue. Son eau de Cologne me rentre dans les narines, pas la même que Maman elle mettait.

– Kesse tu dis ?

– Rien.

– T'as dit kekchose sur ta maman.

– Je sens plus son odeur.

Rita regarde Maman dans sa boîte.

– T'as essayé ?

– Non.

– Ben essaie pas. T'as raison, Papi, tu sens plus son odeur parce que c'est fini. Et si tu la touches, ça va tfaire différent, aussi. Precious est morte, Abdul, tu comprends cque ça veut dire ?

– Oui.

Rita me prend par la main et on retourne là où elle est Maman. L'église se remplit petit à petit, y a des gens qui remontent l'allée, ils vont s'asseoir.

– On va se mettre tout près de la scène ?

– C'est une chaire, poussin, ou un autel, pas une scène.

– Et la boîte où Maman…

– On dit pas boîte. On appelle ça un cercueil, et y a des gens ils appellent ça une bière.

– Je comprends pas c'est quoi, un funérarium. Ça ressemble plus à une église.

– On n'est pas dans une église, on est dans la chapelle du funérarium. Et on va s'asseoir juste ici.

Une grosse vieille dame avec une robe verte change de place pour qu'on s'installe tout devant. Le premier rang est vide. Qui c'est qui va s'asseoir là ? Personne. Rhonda s'est mise derrière nous. Tant mieux si y a personne devant, je vois mieux Maman comme ça. La boîte noire est longue, elle brille avec plein de décorations, dedans y a une couette blanche qui brille aussi. Au-dessus de sa tête, une petite lampe. Tout le monde croit qu'elle est morte. Morte *morte* je veux dire. Ils savent pas qu'elle me parle tout le temps même si elle est dans le cercueil à pas parler, pas bouger. Derrière Maman y a une image de Jésus. Noir, avec des chveux bouclés. C'est quoi la laine d'agneau ?

Elle va chercher le peigne dans la salle de bains, elle essaie de le piquer dans mes chveux. *C'est ça de la laine d'agneau, bêta !* qu'elle fait en passant le peigne sur ma tête crépue. Jésus il avait les chveux comme nous ? *J'en sais rien, je te montre juste ce que dit la Bible.* C'est vrai la Bible ? *J'en sais rien.* Il fait froid dans le funérarium même si dehors non. Maman elle a des fleurs tout autour d'elle, des roses, des lis, d'autres je sais pas comment elles s'appellent, ptête mille en tout. Je me demande quelles boucles d'oreilles elle a mis. J'aime toujours ses boucles d'oreilles. Jveux des boucles d'oreilles. *Quand t'auras douze ans.* Jpeux avoir des boucles d'oreilles ? *Une boucle d'oreille.* Hein ? *Une*. Jveux les deux ! *Arrête de gueuler comme un putois ! Tsais quoi, tu pourras en avoir une à douze ans, ensuite si t'en veux toujours deux à seize ans tu pourras en avoir deux. Ça tva* ? Ça mva, je crois. *Ha ! Tu crois ! Écoute-toi !* Maman, tu vas rester comme ça ? *Comme ça comment ?* Dans une boîte. *Abdul, tu sais cque ça veut dire que Maman elle est dans une boîte ?* Non, j'en sais rien. NON !

– Chut !

Rita me secoue par l'épaule.

Je regarde derrière Maman Jésus accroché sur la croix. Y a des épines qui lui rentrent dans la tête, des gouttes de sang qui lui coulent sur la figure. Il était de cette couleur-là ? *De quelle couleur ?* Noir, quand ils l'ont accroché là-dessus ? *J'en sais rien !* Derrière Maman y a une espèce de scène, une estrade, comme à l'école, où le prêcheur va venir, je pense, et sur le côté y a un piano et un banc. J'ai envie d'entendre de la musique mais pas de la musique d'église. Ma mère aussi elle aime pas la musique d'église ! Une dame avec une longue robe noire de prêcheur monte sur la scène.

– C'est qui ?

– La révérende Bellwether qui va célébrer l'office.

Un monsieur arrive derrière la révérende Bellwether et va s'installer au piano. Le cercueil de Maman est devant, sur des espèces de roulettes.

– Bonjour à vous, amis et proches de Precious Jones. Nous

sommes réunis pour rendre hommage à une personne qui ne connaît plus le chagrin, qui ne connaît plus la souffrance, une personne qui a atteint l'autre rive.

Le monsieur se met à taper sur le piano et il chante : « L'orage passe au-dessus de nous, l'orage, l'orage, l'orage passe *au-dessuuuus*. »

J'aime pas cette chanson, j'aime pas du tout. Elle est triste et elle est débile ; y a pas d'orage.

– J'invite les membres de sa famille et les amis, en commençant par le dernier rang, un rang à la fois, à quitter leurs sièges et à s'approcher pour saluer une dernière fois la défunte.

La révérende Bellwether fait signe aux gens de se lever, ensuite elle fronce les sourcils. Je me retourne pour voir ce qu'elle regarde comme ça.

– Reste assis ! chuchote Rita, sauf qu'elle s'est retournée aussi.

– C'est la mère ? Rhonda demande.

– Non, ça se saurait si c'était la mère. Jl'ai vue une fois, elle prenait toute l'allée.

Une vieille dame avec une robe orange toute dégueu remonte l'allée en gémissant : « Oh Jésus, oh doux Jésus ! » Elle porte un drôle de chapeau et ses habits on dirait des torchons. Elle s'approche de là où on est Rita et moi, elle passe par-dessus Rita et elle m'attrape.

– Oh doux Jésus, mon petit.

Beurk ! Kesse qu'elle pue !

– Ben madame ! fait Rita.

– C'est quoi ce bordel ? qu'elle dit Rhonda, et elle détache la vieille dame de moi.

Un monsieur surgit derrière et il prend la vieille par le coude. « Allez vous asseoir, mdame. » Elle chiale encore plus fort et elle essaie de s'approcher du cercueil. J'ai comme l'impression que les yeux de la révérende vont lui sortir du crâne. Rita mate derrière elle.

– Quand on parle du loup !

– C'est elle ? Rhonda elle demande.

– Ouais.

Une très très grosse dame remonte l'allée, elle se tord les mains et elle beugle : « Mon BÉÉBÉÉ, mon BÉÉÉBÉÉÉÉ ! » Si grosse qu'elle prend toute la largeur de l'allée. Elle est habillée avec un énorme imperméable noir. Elle a les cheveux en pétard, comme dans les dessins animés quand les personnages ils mettent leurs doigts dans la prise électrique. Pourquoi qu'elle crie comme ça ? Je me mets à pleurer. Et j'arrête pas. De la morve partout, je claque des dents. Elle me rappelle les documentaires à la télé, les éléphants en Afrique. Un éléphant se fait tuer, tous ses copains rappliquent et la terre tremble tellement ils crient.

– Mon BÉÉÉBÉÉÉÉÉÉÉ !

– Tu sais qui c'est, cette dame ? me demande Rita.

– Non.

– Tu devrais lui dire, Rita.

– Ça suffit ! Rita s'énerve.

La dame arrête de crier. Elle se tord si fort les mains qu'on dirait qu'elle se les lave. Puis elle se retourne en parlant tout bas. Elle a les cheveux tout plaqués sur son crâne et il y a des bouts qui manquent. De dos, on voit un grand trou dans son imperméable et on dirait bien qu'elle est toute nue en dessous, dégueu ! Ses chaussons font *chlurp-chlurp* par terre.

Je regarde mes chaussures à moi, mes belles chaussures. Pour les grandes occasions. Quand je jouais dans la pièce de l'école, ma mère les a achetées et je les ai mises le jour où elle m'a emmené voir Aretha Franklin au Lincoln Center. *Souviens-toi de cque tu vois, Abdul. C'est la plus grande.* Je les ai mises quand on est allés au Schomburg Center voir les tableaux des gens qui venaient d'Haïti. Au Schomburg, au rez-de-chaussée, y a un cercle tracé avec une mosaïque dorée qui représente le monde et des lignes bleues pour les fleuves. J'ai lu le poème écrit par terre : « J'ai connu des fleuves ». En dssous y a les cendres de Langston Hughes. Je regarde Maman, je regarde mes chaussures. Jles ai mises aujourd'hui pasqu'elle est morte. Pas pasque je vais kekpart. Qui va m'acheter des chaussures mainnant ? Je m'appuie contre Rita, fatigué, j'ai les yeux lourds.

– Relève-toi ! Rhonda siffle.

– Il est fatigué, c'est juste un petit garçon.

Ping ! Rhonda me met une pichenette à la figure, comme avec un lance-pierre.

– C'est l'enterrement dta mère. Tiens-toi droit !

– Mais fous-lui la paix !

Rita enrage.

– Non, Rita, c'est pas bien. Faut pas qu'il dorme.

– Assis-toi comme il faut, mon chou.

Les gens défilent dans l'allée. Des dames pleurent. L'une chouine si fort qu'elle tient pas sur ses jambes, y a deux monsieurs qui l'aident. « Non, non, qu'elle chouine, c'est pas croyabe. » Je m'arrête de pleurer pour la mater. Ha ha.

– Y a plein de gens qui sont de là où ta mère travaillait et de là où elle allait à l'école. Y en a qui savaient pas qu'elle était malade.

Je savais qu'elle était malade, mais pas assez pour mourir. Qu'est-ce que tu fais à l'école, Maman ? Elle se marre. *Jtravaille, jtravaille très dur*. Je vais aller à l'école quand je serai grand ? *Bien sûr*. La vieille dame à la robe orange toute dégueu qui m'a serré dans ses bras est en train de ramper dans l'allée. Bizarre. Tout le monde va se rasseoir.

La révérende Bellwether nous regarde.

– La famille peut s'avancer pour saluer la défunte.

– La défunte ? je chuchote.

– La morte, Rita elle m'essplique.

La révérende Bellwether nous regarde toujours.

– Viens, mon ange, c'est pour ça qu'on est ici, pour dire au revoir à Precious. Ils vont refermer le cercueil après.

On va voir Maman au bout de l'allée. J'aime bien sa robe, blanche, qui brille. Elle fait une drôle de tête, comment elle se pince les lèvres on dirait kekun d'autre. Rhonda se penche et elle lui fait un bisou, puis elle se met derrière moi. « Tu veux faire un bisou à ta maman ? » et sans me laisser le temps de répondre elle me prend dans ses bras, me penche au-dessus du cercueil. Ça fait comme si je

me cognais la bouche contre la fontaine d'eau à l'école, dure, froide. Jme mets à pleurer. Fort. Rita m'arrache à Rhonda.

– T'aurais pas dû faire ça !

Rhonda va se rasseoir sans rien dire.

– Bonjour, me dit la révérende Bellwether.

Je m'essuie le nez avec la manche de ma veste. Rita me donne un mouchoir. Du coup j'essuie ma veste avec. Elle secoue la tête.

– Nous sommes réunis ici ce matin pour dire au revoir à une personne qui en a fini avec ce monde, la révérende Bellwether elle déclare.

– Et comment ! hurle kekun.

– Hé ouais ! crie un autre.

– « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure ! » c'est écrit dans la Bible.

– Hé ouais, c'est écrit ! C'est écrit ddans !

– Dans cette vie on ne connaît pas Dieu ! Dieu nous est révélé mais on Le connaît pas, pas encore. On croit Le connaître, on a mis une étiquette dessus, pas vrai ! comme si qu'on donnait un nom à un fichier et qu'on le mettait dans le dossier « Dimanche » ! « Dimanche matin de dix à treize » pour être exact. Ou alors, ou alors – la révérende Bellwether pivote sur ses talons et montre Jésus pendu sur sa croix – Dieu c'est une statue qui ruisselle de sang. Ou un livre saint, d'après ce qu'on nous a dit. Ce même « on » qui nous a mis des chaînes et qui nous a amenés ici.

– Mais ouais ! La vérité vraie !

– C'est quoi ce délire ? On l'a pas payée pour raconter des conneries, grommelle Rhonda. C'est censé être des obsèques.

– Vous devez le savoir, vous ne connaissez pas Dieu et vous ne L'avez pas vu ! Le miroir est trop sombre de ce côté-ci. Les seules fois où vous voyez Dieu, les seules fois où la lumière est assez forte pour y voir plus clair, c'est quand vous réalisez Son œuvre ! Ptête bien qu'on ne connaît pas Dieu mais on sait ce que Dieu attend de nous. Il a été très clair là-dessus. Ne tue pas. Ne vole pas. Aime ton

prochain comme toi-même. *Comme toi-même. S'aimer soi-même ?* Mais oui, comment tu veux aimer ton prochain comme toi-même si tu ne t'aimes pas dès le départ ? Jésus c'était un enfant de Dieu plein d'amour. « Pardonne-leur, Papa, il a dit, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est ce qu'il a dit, pas œil pour œil dent pour dent. De l'amour ! Et elle – celle qui fait qu'on est tous réunis ici pour lui souhaiter bonne chance dans son dernier voyage – c'est ce qu'elle a essayé de mettre en pratique, pas vrai ?

– Ouais !

Un voyage ? Le paradis ? Comment elle pourrait être au paradis si elle est ici, faire un voyage si elle est morte ?

– Vous savez que c'est vrai ! Vous seriez pas là autrement, y aurait pas tant de gens debout dans l'allée pour saluer cette pauvre petite mère célibataire, comme ils nous appellent aujourd'hui, une parmi tant d'autres. Non, vous seriez pas là, debout dans l'allée, si elle n'avait pas été emplie d'amour. Je sais que vous l'aimiez et je sais qu'elle vous aimait. Alors oui, c'est de l'amour. Ainsi nous voyons, nous savons, et nous connaissons comme nous avons été connus. La mort emporte tout et dans la mort vous pouvez rien emporter d'autre que cette partie de vous pareille à Dieu – l'Esprit ! Cette partie qui se retrouve face au Créateur, qui se contrefiche de Gucci, d'Halston, ou de Hilfiger ! Cheveux ou diplômes, couleur ou origines – Il vous juge sur vos actes – pas sur vos actes à vous, mais sur les actes faits en Son nom. Il vous juge d'après l'amour qu'il y a dans votre cœur. Alors la voilà qui repose en paix. Enfin. Et nous pouvons être en paix, nous aussi, malgré notre douleur, car nous savons que Dieu va faire la connaissance de Precious Jones et qu'elle Le connaissait.

– Oui !

– Oui, Il va faire sa connaissance !

– Nous disons au revoir à une personne qui a aimé et qu'on a aimée. La foi ! L'espérance ! La charité ! La charité c'est l'amour. Jésus a dit : « Je vous donne les trois : la foi, l'espérance, la charité ; mais des trois, la plus grande de ces choses c'est la charité ! » Sans

la charité, le reste n'est que camelote, tigres de papier et bonneteau. La vie n'a aucun sens si y a pas d'amour. Vide, vaine, garde tes joujoux, tes médailles, cramponne-toi à ça parce que, après, l'amour c'est tout ce qui reste ! Personne vient me demander quand je suis à l'hôpital d'Harlem « Révérende Bellwether, vous pourriez contacter ma BMW, vous pourriez voir si ma Jaguar voudrait bien me rendre visite avant que je rende l'âme, vous pourriez dire à mon ordinateur portable IBM que je l'aime ! » Même en cette heure tragique, c'est tellement absurde que ça vous fait rire. Vous savez ce que les gens ils me disent ? « J'ai détruit le mariage de mon frère en 86, dites-lui que jregrette. » « Ça fait trois ans que j'ai pas vu ma mère, dites-lui que tout va bien et qule passé c'est du passé. Elle comprendra. » « Mon père m'a jetée dehors quand il a su que j'avais lsida, dites à Hanneton d'aller le voir pour lui dire que jl'aime et lui demander dvenir me voir. » « À seize ans j'ai eu un fils que j'ai donné à l'adoption, vous voulez bien écrire quelque part dans son dossier, des fois qu'il vienne le consulter, que jl'aimais et jpensais à lui tous les jours. J'aurais rien pu faire à l'époque, je carburais à l'héro. C'était le mieux pour lui. » Voilà ce qu'ils me disent à moi, révérende Bellwether. Je sais pas ce qu'ils vous disent à vous. Mais ils ont encore jamais fait allusion à leur Jaguar leur Mac leur Blackberry tout pourri en ma présence, jamais !

» Vingt-sept ans, c'est pas grand-chose. Mais c'est tout ce que le bon Dieu a accordé à notre sœur, pourquoi si peu, j'en sais pas plus que vous. C'est tout le temps qu'elle a eu, et elle l'a mis à profit.

La révérende Bellwether se tait un instant et elle soupire.

– Ses amis, ses profs, ses élèves, et son fils, tous peuvent en témoigner, son temps, elle l'a mis à profit. Certaines des personnes ici présentes vont dire quelques mots au sujet de la sœur qui nous a quittés.

C'est débile, Maman est là, devant nous. Des fois jme dis que tout ça c'est un jeu et nous c'est les joueurs, ha ha ! Ou une histoire avec une fin surprise, comme à l'école, quand ils nous donnent une histoire et c'est à nous d'écrire la fin, ou une grosse blague, même si Maman elle aimait pas trop les blagues, mais pourquoi elle nous ferait

pas une blague mainnant ! Tiens, elle pourrait se lever d'un bond en rigolant et sortir du cercueil avec des grands cris. *Jvous ai eus ! Jvous ai bien eus !* Ensuite elle viendrait me prendre par la main : *Fini la récré ! Pas le temps pour toutes ces âneries ! Kesse tu crois que jfais toute la journée, que jme tourne les pouces ? Si la salle de bains elle est pas nickel quand jrentre – y a pas d'escuses qui tiennent ! La salle de bains, et sortir les poubelles, c'est toi qui t'en charges. Tu m'entends, la vie c'est pas une grosse blague. Tu crois que c'est une blague ?* Hein ? HEIN ? Non, je crois pas que c'est une blague. Ça se passe comme ça : dès qu'on rentre à la maison jme dépêche d'allumer la télé, elle vient l'éteindre et elle me dit *Fais tes dvoirs*. Je tape du pied, jbalance mon cartable par terre quand elle sort et quand elle revient elle me fait : *Si t'as un minimum de jugeote tu vas ramasser ces bouquins et faire tes dvoirs*. Elle retourne dans la cuisine en rouspétant, comme quoi je me rends pas compte de la chance que j'ai, et moi je reste au salon en rouspétant aussi, je vais me casser vivre chez mon père, ou tout seul ! Mais je fais mes devoirs, elle revient au salon et elle me voit avec mes cahiers, avec un sourire elle me dit qu'au syndicat des étudiants asiatiques ils organisent une projection gratos du *Retour du dragon* vendredi soir à son école, on pourrait y aller et après manger au McDo, à condition de rester sage jusqu'à vendredi. Et je souris. *Alors tu vas faire tes dvoirs sans aucun caprice jusqu'à vendredi ?*

« Abdul. » Rita me secoue par l'épaule. « Laisse passer la dame. » Je me mets debout et une grosse Blanche assise à l'autre bout du banc se glisse devant nous.

– Bonjour, elle lance quand elle arrive sur l'estrade, je m'appelle Sondra Lichenstein. J'ai rencontré Precious il y a presque onze ans, alors que j'occupais un poste au conseil d'établissement de son collège. Je ne vais pas m'étendre sur le contexte dans lequel on a fait connaissance, cela mériterait presque un roman, je vous assure. Mais je vais vous dire que je suis restée en contact avec elle, même si ça ne lui plaisait pas trop. » Elle rigole. « On a fini par devenir amies. Avant de mourir, en plus de ses études au sein du programme SEEK

au City College, elle était tutrice dans le groupe de soutien Positive Images à Harlem et maman à plein temps d'un magnifique petit garçon, Abdul, qui s'illustre par ses résultats scolaires ; et c'est Abdul qui a fait sur ordinateur le dessin que vous voyez à côté du poème de Langston Hughes au milieu du livret. Je vais maintenant regagner ma place et laisser la parole à Blue Rain, un des professeurs de Precious.

Elle vient se rasseoir. Tant mieux, je suis content ; j'en ai marre d'entendre des gens parler de Maman comme si elle était morte.

Oh, je la connais, la dame avec les dreadlocks. Je l'ai déjà vue, c'est une copine à ma mère.

– Bonjour, je suis Blue Rain, j'étais la prof de Precious et avec le temps nous sommes devenues amies.

Blue Rain jette un œil à un petit papier.

– Je voulais éviter d'oublier tout ce que j'ai à dire ou de m'éterniser, alors je me suis préparé une antisèche. Je me souviens un jour, je n'ai pas oublié, Precious m'a demandé : « Quelle différence que le verre soit à moitié plein ou à moitié vide ? L'important, c'est de boire tant que c'est encore possible. » Les mauvais traitements ont abrégé sa vie et l'ont précipitée dans l'horreur du sida – le sida ! de quoi elle parle ? – qui a fini par l'emporter. Mais elle m'a montré, elle nous a montré à tous, qu'on peut gagner la partie même si tout joue contre vous.

– Ashé ! kekun hurle.

– Dis la vérité ! hurle un autre.

– Elle a appris à lire et à écrire à l'âge de seize ans – mais de qui elle cause ? À vingt ans elle a décroché en candidate libre un diplôme d'études secondaires et entamé la lente marche vers un diplôme universitaire. Ses réussites étaient remarquables parce qu'elle a pu surmonter des tas d'obstacles, et peut-être plus remarquables encore parce qu'elle n'en a pas surmonté certains. Nous qui la connaissions, nous avons vu une enfant devenir femme, un verre à moitié rempli déborder, quelque chose de cassé se remettre d'aplomb. Être témoins de cette évolution nous a remis nous-mêmes d'aplomb.

Si j'avais été sage et obéissant, elle serait pas tombée aussi malade. *T'es obligé de faire autant de bruit ?* Mon travail, c'est de nettoyer la salle de bains. Quand j'ouvre l'armoire à pharmacie au-dessus du lavabo – *T'embête pas avec ça, je m'en occupe* – je compte treize flacons de médicaments. Matin après-midi soir. Pourquoi, si t'es pas malade ? Je sais que t'as pas ce qu'ils disent pasque tu vas bien on va bien je vais bien on n'a pas ça, on est, chuis un garçon *qui va quelque part, qui va devenir quelqu'un*. J'ai fait du bruit mais pas exprès mon père me manque j'aimerais bien qu'il vienne me chercher et qu'il arrange tout j'ai envie de faire du cheval si j'avais un père je pourrais monter à cheval tout le temps. Mais je fais pas de cheval j'en ferai jamais et j'aimerais bien que ma mère sorte de cette boîte et crie (même si on est en novembre) POISSON D'AVRIL ! POISSON D'AVRIL ! JVOUS AI EUS ! JVOUS AI TOUS EUS ! et on pourrait rentrer à la maison comme avant chuis fatigué et j'en ai marre d'écouter tous ces crétins qui bavassent. Le quatrième, nan le cinquième. Une femme, grande et maigre, en jean, veste et cravate.

– On est tous réunis aujourd'hui – oh, je m'appelle Jermaine Hicks – comme on l'a dit tout à l'heure, on est tous tristes de voir notre amie et notre sœur perdre son valeureux – valeureux dans tous les sens du terme –, son va-leu-reux combat pour la vie. C'était une étoile, un diamant parmi des bouts de verre, une guerrière. C'est pas des paroles en l'air, c'est la réalité. Elle avait aussi ses mauvais côtés, faut croire, on peut débiner tout le monde. Mais à mon sens, on est tous là pour rendre hommage à la vie qu'elle a eue, et aussi regretter la vie qu'elle a pas eue et qu'elle aura jamais. Elle en a chié jusqu'au bout – oh, c'est pas un vocabulaire approprié pour l'occasion.

Elle jette un coup d'œil à Rhonda. Lorsque je me tourne vers Rhonda, elle fusille la fille du regard, ses yeux me font penser à des feux de circulation.

– Je suis pas censée raconter ici qu'à la Sécu ils ont pas voulu payer son traitement ou que les services sociaux la menaçaient de lui couper

les allocs si elle poursuivait ses études, qu'il y a un cadenas sur sa porte et qu'elle est morte fauchée et déprimée, profondément déprimée.

Rhonda marmonne derrière nous :

– J'en ai ras la grappe de cette toxico au cerveau moisi.

Elle se met debout. La fille continue à parler.

– Et aujourd'hui on est là à la regarder étendue dans sa robe blanche et on parle d'elle comme si elle était un ange. Bon ben, ptête que c'est ça qu'on appelle l'ironie, putain de merde, car sa vie c'était un véritable enfer !

C'était pas un enfer, la vie de Maman !

– Scuse-moi, dit Rhonda.

Jermaine fait pas attention à elle.

– Elle est morte fauchée, déprimée mais avec un cœur gros comme ça, putain, où y avait pas de place pour l'amertume.

Elle mate Rhonda, qui se tient à côté d'elle. Rhonda lui dit un truc.

– Oui, je vais m'asseoir quand j'aurai fini, mais j'ai pas encore fini.

– Allez, bouge-toi de là !

Rhonda lui fait les gros yeux jusqu'à ce qu'elle quitte l'estrade.

– Je crois que Rita a quelques mots à dire avant qu'on arrive à la fin, déclare Rhonda.

Rita me fait un bisou, puis elle va se planter devant le cercueil de Maman. Rhonda revient s'asseoir à côté de moi.

– Cette fille c'était mon amie, ma sœur, des fois ma gamine. Je l'aimais.

Elle déplie un bout de papier.

– C'est un poème de Langston Hughes, « De mère à fils ». La première fois que je l'ai entendu, c'est quand Precious l'a récité par cœur devant toute la classe, kesse qu'elle était sérieuse à l'époque !

Elle se met à rigoler.

– Je vais le lire, et elle ajoute en me regardant : C'est pour toi, Papi.

Eh ben, mon fils, je vais te dire
La vie pour moi ça a pas été un escalier de cristal
Ça a été un escalier
Plein de clous
Et d'échardes,
Et de planches arrachées,
Et d'endroits qu'y a pas de tapis sur le plancher…
Nus.
Mais tout le temps
J'ai pas cessé de le grimper
Et d'arriver à des paliers,
Et de tourner des coins,
Et des fois d'aller dans le noir
Où ce qu'y avait pas de lumière du tout.
Alors mon gars, te retourne pas.
T'assieds pas sur les marches
Pasque tu trouves que c'est trop dur.
Et va pas tomber non plus…
Pasque moi je continue, chéri,
Moi je grimpe encore,
Et la vie pour moi ça a pas été un escalier de cristal[1].

Elle se tourne vers Maman.

– Je t'aime, Precious.

Puis elle revient à côté de moi. Il me plaît son poème, je me sens bien.

– Y a quoi qui se passe après ?

PING ! Une chiquenaude de Rhonda. Méchante !

– On n'est pas au spectacle, bébête ! « Y a quoi après » ? Nan mais je rêve !

– Arrête un peu !

1. Sapphire, *Push*, trad. Jean-Pierre Carasso, Éditions de l'Olivier, 1997. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Rita s'énerve contre Rhonda, qui roule des yeux. Rita se penche vers moi et elle chuchote :

– Ils vont fermer le cercueil mainnant.

– Hein ?

– Les croque-morts, c'est eux qui sortent le cercueil et qui vont le mettre dans le corbillard, et quand ils arrivent au cimetière ils sortent le cercueil du corbillard et ils vont le mettre dans la terre.

– Alors…

Je comprends pas mais je me tais, un des monsieurs a allumé la lampe au-dessus de la tête de Maman, un autre fait glisser un truc à un bout du cercueil, un troisième à l'autre bout fait pareil. Ils referment le couvercle.

– Elle va pas pouvoir respirer !

– Elle respire plus, Abdul. Elle est morte. Ils vont fermer le cercueil pour l'emmener au cimetière et enterrer son corps.

– Non !

Jme jette au cou de Rita, je fourre mon visage dans sa robe, je pleure. Le tissu de sa robe devient tout raide quand il est mouillé.

– Ça va aller, ça va aller, Rita elle répète.

Kekun me sort du banc, je sais pas qui, j'arrête pas de pleurer. Je mets mon visage dans ses habits je ferme les yeux. Je les rouvre quand un gros monsieur me dépose sur le trottoir de Lenox Avenue à côté de Rita. Il fait plus froid que tout à l'heure mais le soleil brille toujours autant.

– Allez viens, monte dans la voiture.

Je vais avec elle. J'aime bien rouler en voiture. On s'éloigne des autres et on va s'installer à l'arrière de la Lincoln noire où y a déjà Maman. Je sais pas où on va. Tout ce que je fais c'est lire les panneaux sur l'autoroute, le monde défile derrière la vitre comme quand on conduit une voiture dans un jeu vidéo. Je m'endors un peu. J'aime bien ça les voitures. Maman, chte parle, pourquoi qu'on n'a pas de voiture ? *Ben*, c'est ce qu'elle dirait en temps normal, *pasqu'on n'a pas les moyens pour le moment, Abdul*. Mais ce coup-ci elle dit rien. À la

sortie de l'autoroute les maisons elles ont de l'herbe et des balançoires. Je vais vivre par ici quand je srai grand, c'est décidé.

Des cercueils ? Un cimetière ? Un endroit qui fiche la trouille dans les films d'Halloween à la télé. Dracula qui jaillit de sa boîte avec des toiles d'araignée, des trucs genre tout noir, qui font peur. Mais quand la voiture s'arrête, c'est comme un joli parc, de l'herbe toute verte, un ciel bleu plein de nuages blancs comme du coton. Je m'appuie contre siège, je ferme les yeux, j'entends des portières s'ouvrir et des gens parler, j'entends la portière de la voiture, j'ouvre les yeux, je sors. Rita et moi, on suit les croque-morts et la révérende Bellwether sur une allée avec des petits cailloux blancs qui scintillent au soleil. Ensuite on quitte l'allée et on marche dans l'herbe. On dirait une ville ! De l'herbe toute verte, les tombes ça fait comme des petites maisons ; y a kekun sous chaque tombe ? D'abord kekun, après un tas d'os ? On gravit une colline, y a des chaises, un grand tas de terre ; on s'approche pour voir le grand trou. Je regarde un avion disparaître dans le ciel.

D'un côté du grand trou, y a un grand tas de terre. De l'autre, le cercueil. La révérende Bellwether a une bible dans les mains mais elle l'ouvre pas. Elle regarde tout le monde, ensuite elle regarde le ciel, longtemps, puis à nouveau elle regarde tout le monde.

– Notre Père qui es aux cieux…

– Amen ! Rhonda s'exclame.

Pourquoi ? La révérende vient juste de commencer.

– Notre Père qui es aux cieux, Grand Esprit, ce que nous savons Tu nous l'as enseigné, là où nous sommes Tu nous as amenés. Et du corps de notre mère nous sommes sortis et au corps de la mère de toutes choses nous retournerons.

Un monsieur avec une salopette crado agite la main et les croque-morts posent le cercueil au-dessus du trou, sur des cordes et des bandes de tissu. Ensuite le monsieur il va à un bout du trou et il bouge une manette. À ce moment, le cercueil descend dans le trou.

– Cendres, tu redeviendras cendres !

Plus bas, plus bas encore, la manette tourne et tournicote.

– Poussière, tu retourneras à la poussière !

Clic, boum. Je regarde le ciel. Bleu. Le soleil brille très fort. Je cherche un autre avion. Rien à l'horizon. Le monsieur à la salopette ramasse une pelle, l'enfonce de toutes ses forces dans la terre.

– Allez viens.

Rita me tire par la main.

– C'est fini.

Rita demande au chauffeur de nous déposer sur la 125e, devant les bureaux de l'administration locale d'Harlem, pas devant le funérarium.

– Kesse qu'on fait là-bas ?

– Des amis à ta mère ont préparé un ptit buffet. Les gens ils vont manger, papoter, et ensuite ils vont rentrer chez eux.

– Chez eux ?

– Allez, viens !

– J'ai pas faim !

– Bien sûr que si, fais pas l'idiot !

– Je veux aller au McDo !

Elle rigole.

– Je croyais que t'avais pas faim ! Tu vois ça, elle ajoute en montrant un immeuble de l'autre côté de la rue.

– Quoi ?

– L'hôtel Theresa, c'est là que j'ai rencontré ta maman. On a appris à lire et à écrire ensemble.

– Comment ça ?

– Quoi, comment ça ?

– Que toi et Maman vous avez appris à écrire, ou je sais pas, à l'hôtel Theresa.

– Elle t'en a jamais parlé ? Nan ? Ben, rappelle-moi de te raconter ça un jour. On a pas le temps aujourd'hui.

Moi, j'ai tout le temps. En plus j'ai pas envie d'y aller, aux bureaux de l'administration locale, à Harlem ou ailleurs. Rita me tend la main, je fais non de la tête.

– Allez quoi, arrête de faire le guignol et ramène-toi. Ils nous attendent les autres.

On prend l'ascenseur et on arrive dans une salle, les gens se baladent tout souriants ou ils sont assis sur des chaises alignées contre le mur, ils mangent et boivent du café. Rita me guide vers une dame qui porte une robe à rayures noires et blanches.

– Abdul, je voudrais te présenter Mrs McKnight. Elle était directrice de l'école alternative Apprendre À Chacun Apprendre De Chacun avant qu'elle ferme.

La dame se penche et elle m'embrasse. J'en ai ras le bol des gens qui m'embrassent, j'ai pas envie qu'elle m'embrasse, mais ça l'empêche pas de m'embrasser quand même.

– Tu manges des quiches ? Rita demande.

– Aux champignons, j'aime bien.

– Tiens, goûte ça, épinards fromage.

On se dirige vers le buffet. Jprends du jambon et de la salade de pommes de terre, jm'arrête devant une pile de gâteaux, une vraie montagne.

– Vas-y, sers-toi.

Je me prends du gâteau aux carottes recouvert de sucre glace et du gâteau au chocolat.

– Viens, on va s'asseoir ici.

Rita montre du doigt des chaises alignées contre le mur. C'est la première fois que je vois tous ces gens, je connais personne. Kesse qu'ils faisaient avec ma mère ? Elle m'a dit que c'était moi le plus important dans sa vie. La quiche est bonne, le jambon aussi. J'aime moins la salade de pommes de terre ; je préférais comment ma mère elle la faisait.

– Quand t'auras fini ton gâteau, on ira voir Miss Rain.

Rita ferme la porte qui va à un tout petit bureau. Les conversations et les rires des gens qui mangent m'arrivent de dehors. Miss Rain est assise derrière une table.

– Assieds-toi, Abdul, elle dit.

J'ai pas envie de m'asseoir. Je sais déjà ce qu'elles vont me dire. J'ai envie de partir d'ici en courant, de rentrer à la maison. Mais la maison avec ma mère, sans Maman y a pas de maison. Comment jme sens ? À ton avis ? Pas d'impertinence. Ma mère veut pas. Je regarde Rita. Mon estomac fait des drôles de trucs. J'aimerais bien qu'elles parlent sans être obligé de parler aussi.

– Eh bien, ta mère est partie. Et ton père aussi, de toute évidence il est mort depuis un petit bout de temps. Tu étais au courant, je suppose ?

Nan, j'étais pas au courant. Je regarde par la fenêtre. C'est pas souvent que je me retrouve si haut, on est au vingtième étage ou quoi ? Je regarde dehors une seconde je vois un écran d'ordinateur à la place du ciel. Un avion pique du nez dégringole lentement d'abord puis de plus en plus vite et crac l'écran prend feu ! Et ensuite je me vois dégringoler dans le vide. Les gros titres UN GARÇON DE NEUF ANS MEURT DES SUITES D'UNE CHUTE. Ils vont regretter d'avoir menti sur mon père et dit des trucs sur le sida.

– Abdul, je sais que tu te demandes ce qui t'attend, où tu vas habiter et l'école…

– Je prends le bus pour aller à l'école.

Rita jette un œil à Miss Rain, puis elle se tourne vers moi.

– Je t'ai jamais dit, mon cœur, moi aussi chuis un peu malade.

Je crève de chaud, le bureau, Rita comme dans un rêve, lèvres rouges joues fardées. Je fonce vers la poubelle, j'y suis presque quand bleurg ! Quiche, gâteau au chocolat, jus de raisin bleurg ! AHHH !

– C'est pas grave, Rita elle dit.

Miss Rain me donne un mouchoir.

– Ça va ?

– Oui, je dis, et je vais me rasseoir.

Je sais ce qui va me tomber dessus. Les gamins à l'école qui ont pas de parents ils vivent dans des familles d'accueil, des foyers, des

endroits comme ça. Je regarde par la fenêtre et je me vois dégringoler à toute vitesse comme l'avion. BAM !

– Où elles sont mes affaires ?

– Hein ?

Miss Rain a l'air étonnée.

– Mon ordi, mes jouets, mes livres, mes posters, mon vélo.

– Ta mère a envoyé quelqu'un à l'appartement avant de mourir pour récupérer ses cahiers, ses papiers, ses documents, toute sa paperasse. Je crois qu'elle n'avait pas conscience qu'elle allait… s'éteindre. À mon sens elle pensait qu'elle allait se rétablir une fois encore. Rita et moi, on y est retournées avant-hier et il y avait un cadenas sur la porte et un mandat d'expulsion. Je ne sais pas si elle avait du retard dans le loyer ou si le propriétaire lui a joué un sale tour. Ça fait longtemps qu'il veut récupérer ce logement. Mais on n'a que les affaires de ta mère que son amie est allée chercher avant – papiers, livres, cahiers, quelques bijoux. Rita a ton carnet de santé et des vieux bulletins scolaires, ton certificat de naissance, des choses dont tu auras besoin dans ta nouvelle école.

Elle se tourne vers Rita.

– Elle lui a fait une carte de Sécurité sociale ?

– Obligé, à cause des services sociaux.

– Bien sûr. Je vais tâcher d'organiser un maximum de choses avant mon départ et vous le donner pour que vous puissiez le ramener à l'hôtel. Je pars à Londres à la fin de la semaine. Abdul, tu vas passer la soirée avec Rita. Elle a repoussé son séjour à l'hôpital…

– Dis pas ça, La Lluvia.

Je me mets à chouiner.

– On allait avoir un chien.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– J'en sais rien. Kesse qu'il y a, mon cœur ?

Je braille :

– On allait avoir un chien !

– Je sais que c'est dur, Abdul. Si j'étais capable de changer les

choses, je n'hésiterais pas. C'est la phase la plus pénible. Une fois que tu seras installé, ça ira mieux. Rita pourra te rendre visite, dit Miss Rain en regardant Rita, qui regarde par la fenêtre.

– Je vais dans un foyer.
– Oui.
– Quand ?
– Demain matin.

Deux

Rita me tend un petit carré brillant qui se déplie. Un sac-poubelle.

– Il est propre, neuf, mets tes affaires ddans en attendant.

Debout à côté du lit, elle tient mes belles chaussures. Mon costume est sur le lit, plié et emballé dans un plastique du pressing, ma chemise aussi. Ma chemise, mon costume noir, mes bonnes chaussures et ma veste en cuir, et cque j'ai sur moi – un jean, mon T-shirt Batman et mes baskets, il me reste rien d'autre. Toutes mes autres affaires elles sont à la maison. Mon lecteur CD, qui est à ma mère mais c'est moi qui m'en sers toujours, ma télé, qui est à ma mère mais elle aime pas la télé, mon ordi, qui est à ma mère mais à la primaire ils ont pas d'ordis, mon jean, pas un baggy, j'ai pas le droit de porter des baggies, ma doudoune Triple Phat, mes Timberland, mes préférées, kesse que je vais porter quand ça va cailler dehors. Mon maillot de bain pour quand je vais me baigner, mes palmes, c'est le voisin qui me les a données, même si je sais pas encore nager. Mes CD, à moi et à ma mère, une partie à moi, une partie à elle. Ils sont tous à elle, elle m'a dit quand j'ai échangé un CD à moi, ou je croyais, MC Lyte, contre Biggie Smalls. Ma mère elle préfère le rap old school. Mes GI Joe, mes Indiens, Crazy Horse, Red Cloud, Custer et les soldats, ma carte de la bataille de Little Bighorn, mes billes (je joue jamais avec), ma ficelle, mon couteau (mon couteau suisse qui doit jamais, JAMAIS, quitter la maison), les poissons rouges, ils ont dû crever vu que personne est allé les nourrir. Mes livres. J'ai des tas de livres sur les Noirs et les Indiens. J'aime mieux les Indiens que les Noirs. Ça existe pas un Indien aussi débile que

Danny. Mes habits pour jouer, mes crayons, mes couleurs, mes couleurs à moi même si ma mère s'en sert plus que moi. Sur ma commode y a une photo de ma mère, kesse qu'elle est devenue ? Qui m'a pris mes affaires ? Je veux mes affaires.

– Abdul, reste pas planté là !

Rita secoue le sac.

– Allez, viens.

Elle fourre mes chaussures, mon costume et ma chemise dans le sac-poubelle. Tout ce qui est déplié sur le lit c'est elle qui l'a acheté, le pyjama avec un tigre et un éléphant – en flanelle toute douce –, les pantoufles, un autre jean, deux maillots de corps, des slips, quatre paires de chaussettes. Elle glisse la main sous l'oreiller et elle me donne un sac.

– Une surprise pour toi quand tu arriveras dans ton nouveau chez-toi. Regarde pas.

Elle me reprend la surprise et la cache dans le sac-poubelle. Jme perche au bord du lit. Elle pose le sac à côté de la porte, pis elle vient s'asseoir sur le lit devant la fenêtre et elle commence à se maquiller. Elle se met du rouge à lèvres quand kekun frappe à la porte, fort.

– C'est qui !

– Mrs Render, du service de la protection de l'enfance, je viens voir Miss Romero et Mr Jones.

Rita ouvre la porte et fait rentrer une dame, grande, une Blanche, qui porte un tailleur gris comme un monsieur, sauf qu'elle a une jupe à la place du pantalon. Elle sourit.

– Alors, on est prêts ?

Et Mrs Render sourit d'une oreille à l'autre. Rita la mate comme s'il lui manquait une case.

– Il est prêt.

– Vous avez les papiers ?

Rita lui donne l'enveloppe en kraft.

– Il est ici depuis combien de temps ?

– Depuis que sa mère elle est morte. Je l'ai ramené direct de l'hôpital. Il était tout seul chez lui sinon.

Mrs Render inspecte le lit.

– C'est là qu'il dormait ?

– Où esse qu'il aurait pu dormir ailleurs ? Rita elle fait.

– Prêt, Mr Jones ?

Encore un peu et je rigole.

– Mr Jones ?

C'est qui celui-là, Mr Jones !

– Des affaires personnelles ? Mrs Render dit avec son sourire.

Rita montre le sac-poubelle de la tête. Mrs Render veut le prendre, jme dépêche et jl'attrape avant elle, elle ouvre la porte, le couloir où il fait noir, la porte des toilettes tout au bout, fermée, y a sûrement kekun ddans ; au milieu du couloir, avant les toilettes, l'escalier.

– Tu veux que je prenne le sac, Jamal ?

– Non, jpeux le porter.

On descend un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix onze, le tapis tout décoloré, juste des vieux chewing-gums, des brûlures de cigarette, douze, treize, je traîne le sac…

– Tu es sûr que tu ne veux pas me le donner ?

– Oui.

Je soulève le sac, quatorze, quinze, seize deuxième étage. À la bataille de Little Bighorn jme suis battu aux côtés de Sitting Bull et de Crazy Horse. J'étais le seul Indien noir avec mes peintures de guerre, ma plume d'aigle. Crazy Horse et moi on est potes, les seuls à pas fumer le calumet avant la bataille, nous on croit pas à ces conneries. Mon cheval c'est un coursier blanc et balèze, ou un étalon ? C'est quoi la différence entre un coursier et un étalon ? Où ils sont tous ces gens qui traînent toujours dans le couloir, comment ça se fait que personne n'ouvre la porte pour me filer un *pastel* ou un croissant. Et Rita, elle m'accompagne pas à la porte ? Le monsieur dans sa cabine en plastique à côté de l'entrée appuie sur un bouton pour nous ouvrir, à moi et Mrs Render. Ça caille dans la rue, je me sens comme si le froid traversait ma veste